

## Courageux

La fête battait son plein dans la salle d'apparat, au milieu des flambeaux et des riches tentures. Dames et sieurs s'étaient levés pour entamer une basse danse accompagnée par les caresses chaudes des luths et des cromornes. Robert Du Guesclin, maître de La Motte-Broons et du festin, portait haut sa coupe pleine à la santé de son suzerain, Jean III Duc de Bretagne. Depuis les cuisines, ses gens apportaient à la chaîne des mets toujours plus copieux les uns que les autres. Congres grillés, anchois fumés, cuissots de sangliers et oies rôties, vins épicés, pâtés, boudins et saucisses de porcs, pains et galettes parfumés, gâteaux au miel ou à la cannelle. La soirée s'annonçait bonne et pleine de saveur.

Bertrand Du Guesclin, aîné de Robert et seigneur de Vauruzé, s'était joint à la chorégraphie, enchaînant les pas lents et rythmés avec ses amis de la cour de Rennes. Ses mouvements commençaient à se faire plus hésitants et maladroits lorsqu'il remarqua une présence qui se détachait progressivement de l'ombre d'un coin de la pièce où se tenait habituellement les dogues dociles de Robert.

Un garçon, au corps et au visage disgracieux, au teint terreux et aux jambes petites et noueuses, vint se tenir droit et fier, devant la table du maître des lieux. Malgré son allure de vilain, toutes les hautes et basses gens présentes étaient conscientes qu'il s'agissait du premier enfant de Robert, dont la présence était difficilement tolérée.

Bertrand sortit de la danse pour observer attentivement ce qui allait se produire, voire ce qu'il redoutait depuis si longtemps. Dressé et les poings serrés contre les hanches, l'enfant laid revendiquait son droit de se placer au côté de ses deux sœurs cadettes, ne voulant plus être mis à l'écart avec les bêtes de son père.

Ce dernier, l'esprit dilué par la boisson, laissa de côté tout tact propre à son rang. De sa bouche coula un rire moqueur et acéré, avant de rétorquer qu'il ne laisserait jamais venir à sa table « l'enfant le plus laid qui soit de Rennes à Dinan ». L'épouse et les deux filles, jusque-là muettes, en gloussèrent.

À cet instant, Bertrand sut que plus rien ne retiendrait l'enfant désavoué, dont le regard brillait de colère et de chagrin, alors que les dames graciles et les chevaliers pompeux reprenaient en chœur le rire assassin, réduisant le garçon à un monstre de foire ou à un serf crotté.

Puis, tout alla très vite. Le fils honni, bouillonnant de colère, s'approcha à grand pas de la table et la saisissant de ses mains épaisses, la renversa d'un mouvement sec au nez et à la barbe de tous, laissant toute l'assemblée coite, les chiens fous et les cordes muettes.

Le jeune homme quitta la pièce en bousculant sans ménagement des gens de lignages qui en cet instant précis, se retrouvaient interdits face à ce garnement qui avait osé l'impensable. Juste après, un sergent d'armes affolé se présenta devant son maître, lui annonçant que le rejeton avait quitté l'enceinte du manoir fortifié, s'enfonçant dans la nature sous le ciel nocturne.

Le scandale acheva de convaincre le beau monde qu'il était temps de plier bagage et de laisser la famille régler ses problèmes inconvenant. Pour Robert, l'humiliation fut complète.

Et voilà que Bertrand de Vauruzé, se trouvait seul au milieu de la salle, en compagnie de son frère colérique, qui se tenait appuyé contre le rebord d'une table encore dressée, sa main droite fermement agrippée à la poignée de l'épée qu'il s'était ceinturé à la hâte. La crispation de son poing y faisait jaillir des veinures, tandis que le sang bouillonnait dans le cœur du seigneur de La Motte-Broons et que ses yeux s'injectaient de pourpre.

Les insultes résonnèrent depuis sa bouche chargée de mépris, puis l'idée de mettre fin aux jours du laideron se formula dans ses mots.

Robert se leva d'un bon, décidé à aller donner la chasse à sa progéniture. Bertrand, conscient de la folie de son parent, lui posa sur l'épaule une main forte et autoritaire. Il devait agir, la tragédie ne devait pas aller plus loin.

« Il suffit Robert ! Je suis votre aîné et vous somme de vous ressaisir. Si la diplomatie vous est inconnue, alors j'irai moi-même parler à votre fils et le raisonnerai, que cela vous plaise ou non.

- Osez-vous me barrer la route Bertrand ? Je suis l'offensé et ce répugnant gringalet devra le payer de son sang !

- Continuez ainsi mon frère et j'en appellerai au Duc lui-même s'il le faut. Que diable, laissez-moi retrouver votre fils !

- Faites donc, cracha Robert, puisque c'est ainsi, je déclare que son existence n'est plus de mon ressort, quand bien même il porte encore mon nom. Je ne veux plus jamais le revoir sur mes terres. »

Sur les sentiers d'herbes humides, Bertrand allait d'un pas rapide au milieu des branches, malgré les manches longues et fendues de son bリアud qui gênaient sa progression. Il était sorti, sans monture, sans limier et sans escorte, afin de rester le plus discret possible, ne souhaitant pas effrayer son neveu.

Il n'avait pas pris de flambeau, la lune l'accompagnant de son disque entier et lumineux, éclairant sa progression entre les arbres de la forêt de Pempont. Bien avant d'arriver en ces bois, il avait marché si longtemps qu'en passant à côté d'un hameau et de son église, il avait pu entendre sonner matines. Errant toujours parmi les troncs, les rayons de l'aurore pâle filtrés par le feuillage, vinrent chatouiller ses cernes.

Il trouva enfin le garçon, assis au bord d'un étang. Bertrand se serait attendu à le voir jeter rageusement des pierres dans l'eau paisible. Au lieu de cela, le fuyard savourait le calme qui s'offrait à lui.

Alors, malgré sa récente nuit d'insomnie, le seigneur de Vauruzé s'approcha et d'une voix, qui ne laissait percer nulle trace de fatigue, prononça « Le bonjour Bertrand ! ». L'autre tourna subitement la tête dans la direction de son oncle. Peu avaient été les gens à l'avoir appelé par son nom depuis des années.

Assis côte à côte, ils parlèrent longtemps. Bertrand, le rejeton rejeté, le médiocre maudit, le dogue à la peau de terre cuite, confia toute sa tristesse, sa colère, son amertume, lui que l'on jugea maintes fois créature bien trop laide pour faire partie des grands et des preux dont il était issu. Lui, dont nulle femme ne voudrait pour époux dont nul chevalier ne voudrait pour écuyer. Il était destiné à l'oubli, dans la terre et la boue d'où il était sorti.

Alors Bertrand le vieux, d'une voix pleine de sincérité, lui fit la promesse - sur son honneur - de le prendre à son service. « Je t'apprendrai, Bertrand, que ce que la beauté t'a si longtemps refusé, le courage te le donnera ».

Voilà deux ans que Robert avait congédié définitivement son fils du domaine. Sous sa tente, le seigneur de La Motte-Broons méditait sur ses armoiries, alors que le tournoi de Rennes se tenait dehors. Qu'importe ! Il n'avait pas le cœur à se battre. S'en voulait-il d'avoir maudit son aîné, pendant ces dix-sept années où il avait juré que jamais un tel monstre ne représenterait son lignage ? Il ne savait. Maintenant que ce fils, si laid mais si robuste, qui ne rechignait jamais aux tâches ingrates et ne reculait jamais face à la brutalité, était loin, il n'était plus sûr de rien.

Son écuyer vint subitement le tirer de ses pensées. La nouvelle lui fit reprendre un soupçon d'intérêt pour la joute. Un chevalier masqué venait de défaire quinze des meilleurs champions du duché, aucun ne l'avait fait ployer et nul ne semblait prêt à le défier.

Robert ordonna qu'on lui passât le harnois, le heaume, l'écu et la lance. Il irait défier ce chevalier masqué, oublier ses doutes et ses remords dans la fureur du combat.

Arrivant sur la lice, le spectacle qu'il percevait par la fine fente de son heaume lui donna un haut-le-cœur. Un chevalier massif, sans cotte d'armes, blason ou cimier, se tenait immobile devant un amas de lances brisées, de heaumes cabossés et de boucliers fracassés. Robert ne pouvait plus reculer malgré l'appréhension qui le saisit depuis qu'il avait posé les yeux sur ce jouteur. La trompe résonna dans son bassin étouffant et il piqua des deux, chargeant.

Puis il freina, s'arrêta. Le jouteur avait baissé sa lance et levé sa visière, pour laisser voir son visage. Un visage laid..., au sourire franc, plein d'insouciance, de force et de vigueur, faisant fi de la charge qu'il aurait pu encaisser de plein fouet.

Il était resplendissant.

« Bertrand ? ». Pas de réponse.

« Pourquoi ? Tu aurais pu y passer en agissant ainsi, pourquoi ? »

Bertrand gloussa. « C'est plus fort que moi. Père. ». Alors les yeux de Robert s'embuèrent de larmes.

**Louis Chambrin**